

A close-up portrait of Napoleon Bonaparte, looking slightly to the left. He is wearing a dark bicorne hat with a gold emblem and a red military coat with gold buttons. The background is dark and indistinct.

**LES ACADÉMICIENS RACONTENT**

# Napoléon

*L'intime et l'exceptionnel*

**Préface de Jean Tulard de l'Institut**

Textes rassemblés et présentés  
par Hélène Renard et Anne Jouffroy

Postface de Thierry Lentz

Flammarion

**C**hateaubriand, Decaux, Hugo, Gallo, Lamartine, Michelet, d'Ormesson... les plus grands auteurs, tous Académiciens, ont évoqué la vie et l'œuvre de Napoléon, chacun portant un regard singulier et brillant sur sa personnalité et son destin hors du commun.

Cet ouvrage propose un choix de plus de quarante textes rédigés par les meilleures plumes de l'Institut : analyses pertinentes, souvenirs surprenants ou émouvants, mieux qu'une biographie traditionnelle, *Napoléon, l'intime et l'exceptionnel* dresse un portrait inattendu et magistral du plus illustre des Français.

*Hélène Renard, journaliste et écrivain, est l'auteur de plusieurs ouvrages sur la spiritualité et l'histoire, elle a été directrice générale de la radio Canal Académie chargée de diffuser les travaux des cinq académies de l'Institut de France.*

*Anne Jouffroy est historienne et journaliste à Canal Académie.*

Les académiciens racontent...

Napoléon,  
L'intime et l'exceptionnel

Direction d'ouvrage Vincent de Crayencour



Anne Jouffroy & Hélène Renard

Napoléon,  
L'intime et l'exceptionnel

1804-1821

Préface de Jean Tulard  
de l'Académie des sciences morales et politiques

Postface de Thierry Lentz  
directeur de la Fondation Napoléon

Flammarion

Remerciements aux éditions France Livres

© Flammarion, 2013  
87, quai Panhard-et-Levassor  
75647 Paris Cedex 13  
Tous droits réservés  
ISBN : 978-2-0813-0262-4

## L'INSTITUT ET *LUI*

Le 25 décembre 1797 le général Bonaparte était élu à la section des arts mécaniques de la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut national des sciences et des arts qui venait d'être fondé en 1795 et qui comprenait trois classes : sciences physiques et mathématiques, sciences morales et politiques et littérature et beaux-arts.

Le lendemain, le 26 décembre, Bonaparte assistait à sa première séance, prenant place entre Monge et Berthollet. *Le Moniteur* du 4 janvier 1798 indique que Bonaparte a siégé en civil à la séance de l'Institut, en présence des membres du Directoire, « sans faste et avec modestie ».

Après la réorganisation de l'Institut en quatre classes en 1803, réforme qui visait à supprimer celle des sciences morales et politiques qui s'était opposée au Concordat, et, devenu empereur l'année suivante, Napoléon continua à figurer parmi les membres de l'Institut. L'almanach impérial de 1811, date à laquelle on situe l'apogée de l'Empire, indique que l'Empereur est membre de la classe des sciences mathématiques, section de mécanique.

Toutefois, dans l'almanach royal de 1816 qui a substitué au terme de classe celui d'académie depuis une ordonnance royale du 21 mars 1816, le nom de Napoléon a disparu de la section de mécanique. Mais comment l'Institut aurait-il pu oublier que Napoléon fit partie de l'Académie des sciences ?

Arnault, qui avait lui aussi appartenu à l'Institut avant d'en être épuré sous la Seconde Restauration, fut le premier académicien à écrire une biographie de Napoléon, un an après sa mort, *Vie politique et militaire de Napoléon*, si l'on met de côté le *De Buonaparte et des Bourbons* de Chateaubriand en 1814.

Au courant hostile à Napoléon qui se développe au lendemain de la Restauration succède l'essor d'une légende née de la lecture du *Mémorial de Sainte-Hélène* par les futurs romantiques. Cette image de Prométhée cloué sur son rocher et méditant sur sa gloire passée, offerte au lecteur du *Mémorial* par Las Cases en 1823, a frappé Hugo, Vigny et Musset, tous futurs académiciens.

Chateaubriand lui-même change de ton et fait de Napoléon dans ses *Mémoires d'outre-tombe* le héros (avec lui-même, bien sûr) de cette première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le premier véritable historien de Napoléon est Thiers, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, qui entreprend en 1844, au lendemain du retour des cendres de Napoléon, une *Histoire du Consulat et de l'Empire* qu'il achèvera en 1862.

À la suite du coup d'État du 2 décembre, une réaction se manifeste contre Napoléon et « la tyrannie de sa mémoire ». L'Académie française, en majorité royaliste, et de façon générale l'Institut, manifeste une opposition envers le Second Empire qui se traduit par des votes défavorables à l'égard des candidats appuyés par les Tuileries. Les membres de l'Institut boudent la publication officielle de la correspondance de Napoléon I<sup>er</sup>, à l'exception de Charles Dupin de l'Académie des sciences morales et politiques et de Prosper Mérimée de l'Académie française qui s'empresse d'ailleurs de se retirer en 1864, jugeant l'entreprise « suspecte », tandis que Sainte-Beuve, lui aussi de l'Académie française, y entre sur la pointe des pieds.

Les jugements à l'égard de Napoléon se font sévères chez Michelet, qui appartient à l'Académie des sciences morales et politiques, dans son *Histoire du XIX<sup>e</sup> siècle* et chez Taine qui offre de l'Empereur, dans *Le Régime moderne*, le portrait d'un condottiere



et parle d'une œuvre de l'égoïsme servie par le génie. Taine entra à l'Académie française en 1878.

À mesure que s'éloignait le souvenir du Second Empire, un regard plus objectif se portait sur Napoléon. Vers 1840 on s'attachait aux aspects légendaires, à l'épopée impériale ; à partir de 1890 c'est le Napoléon au quotidien qui fascine. L'initiateur est Frédéric Masson, de l'Académie française, avec *Napoléon chez lui* en 1894, tandis que Victorien Sardou, également de l'Académie française, met en scène un Napoléon bonhomme dans *Madame Sans-Gêne* en 1893. On évite les grandes heures de l'Empire. Arthur Chuquet, qui entrera à l'Académie des sciences morales et politiques, s'attache à la jeunesse de Napoléon dans trois gros volumes échelonnés de 1897 à 1899. De son côté Albert Vandal étudie en 1903 l'avènement de Bonaparte en deux excellents volumes qui lui ouvriront les portes de l'Académie française.

Sous l'impulsion de Maurice Barrès, lui aussi de l'Académie française, Napoléon cesse d'être un tyran, transformé par Barrès, dans *Les Déracinés*, en un professeur d'énergie qui permettra à la France de reprendre à l'Allemagne l'Alsace et la Lorraine. Cette Alsace-Lorraine que symbolise, en 1900, l'Aiglon, dans la pièce d'Edmond Rostand, autre académicien.

À nouveau de grandes fresques historiques se dessinent qui conduisent leurs auteurs à l'Académie française : *L'Europe et la Révolution française* d'Albert Sorel, *1814-1815* d'Henry Houssaye, *l'Histoire du Consulat et de l'Empire* de Louis Madelin, *Sainte-Hélène* d'Octave Aubry, avec en contrepoint « la petite histoire » de G. Lenôtre sur lequel va courir un méchant mot attribué parfois à un autre académicien, Pierre Gaxotte : « Il prend du mien, il prend du vôtre et il signe Lenôtre. »

Les plus élogieux envers Napoléon ne seraient-ils pas les maréchaux Foch et Joffre qui laissent entendre dans leurs discours de réception qu'ils ont vaincu l'Allemand grâce aux leçons de stratégie du vainqueur d'Iéna ? Pétain est plus réservé, qui condamne l'offensive chère à Napoléon en raison de la nouvelle puissance du feu.

## Napoléon

Autre voix discordante à l'Académie française, celle de Jacques Bainville qui estime dans sa biographie de Napoléon que « sauf pour la gloire, sauf pour l'art, il eût probablement mieux valu que Napoléon n'eût pas existé ».

Tandis qu'à l'Académie des beaux-arts Jean Bourguignon se met au service de la Légende dans des livres magnifiquement illustrés et exalte Malmaison et Fontainebleau, l'Académie des sciences morales et politiques (l'Académie des inscriptions et belles-lettres arrêtant ses travaux historiques en 1610) accueille les spécialistes universitaires et les auteurs de travaux savants : Lacour-Gayet pour sa monumentale biographie de Talleyrand, Marcel Dunan, grand spécialiste de l'Allemagne napoléonienne, Alfred Rambaud, Émile Dard, François Charles-Roux, Adrien Dansette, Paul Bastid qui ressuscite Sieyès ou encore Mgr Lefflon, qui étudia l'histoire religieuse du Consulat et de l'Empire.

Il conviendrait de rappeler que dans la tradition héritée de David les grands peintres de l'Académie des beaux-arts (Ingres, Isabey, Delaroche, Vernet et Meissonier), les grands architectes (Chalgrin, Fontaine et Percier), les grands sculpteurs (de Canova à Barye) sans oublier les musiciens, ont exalté dans leurs plus belles œuvres la légende napoléonienne.

Une fascination qui subsiste encore aujourd'hui : entre 2010 et 2012, quatre membres de l'Académie française, Valéry Giscard d'Estaing, Max Gallo, Jean d'Ormesson et Jean-Marie Rouart ont attaché leur nom à une œuvre évoquant Napoléon.

Est-ce à dire qu'écrire, composer ou peindre à propos de Napoléon est le passage obligé pour être accueilli Quai de Conti ? L'histoire du 41<sup>e</sup> fauteuil de l'Académie française englobe les noms de Balzac et de Stendhal ; le premier a pourtant fait de Napoléon le *deus ex machina* de sa *Comédie humaine*, le second a écrit une vie de Napoléon. De savants historiens de l'Empire comme Lanzac de Laborie, Ernest d'Hauterive, Georges Lefebvre, Alphonse Aulard, Philippe Sagnac, sans oublier un tenant de la petite histoire comme André Castelot, avaient leur place à l'Académie des sciences morales et politiques. Et d'autres encore.

*L'intime, l'exceptionnel*

Mais la liste est relativement courte de ceux qui, ayant écrit avec succès sur Napoléon, « n'en furent pas ».

Quand aux heureux élus, ils voient sous la Coupole où se déroulent les grandes cérémonies de l'Institut, se dresser devant eux la statue de Napoléon. Comment pourraient-ils *Lui* échapper ?

Jean Tulard, de l'Académie  
des sciences morales et politiques.



## COMMENT NOUS AVONS ÉLU QUARANTE ACADÉMICIENS...

Napoléon, depuis sa mort le 5 mai 1821, aurait inspiré plus d'un ouvrage par jour, soit plus de soixante-dix mille livres !

Face à une telle bibliographie, à l'évidence, un choix s'imposait.

Considérant que le chemin le plus sûr pour évoquer ce personnage hors du commun consiste à recueillir ce que de grands esprits ont écrit, nous nous sommes adressées aux académiciens. Nombreux sont en effet les membres de l'Institut de France à s'être penchés sur cette immense figure.

Comme des metteurs en scène épurant un scénario, nous avons cadré le sujet autour d'une période précise, celle qui s'étend de l'année où Napoléon devint Empereur, en 1804, jusqu'à sa mort ; soit dix-sept ans de l'épopée napoléonienne.

Nous avons adopté deux angles de vision : « l'intime » et « l'exceptionnel ». Nous les avons illustrés par les textes de « quarante académiciens » (quarante-deux, en vérité, en comptant les deux frères Joseph et Lucien, membres de l'Institut de 1803 à 1816).

Que l'on ne soit donc pas surpris de ne trouver évoqués, ici, ni la jeunesse de Bonaparte, ni ses premières campagnes en Italie et en Égypte, ni sa montée en puissance durant le Consulat ; ni même, pour la période de l'Empire, l'homme de guerre et ses

nombreuses batailles, ni l'homme d'État et ses réalisations. Ces aspects feront l'objet de volumes à venir dans cette même collection.

Quel portrait le regard des académiciens dresse-t-il de l'homme Napoléon, son caractère, ses goûts, sa personnalité ? Comment l'ont-ils présenté lorsqu'ils ont écrit sur sa vie personnelle, familiale, intime ?

L'intérêt de rassembler des écrits d'académiciens ne saurait, cependant, se limiter à ce portrait intime. Comment l'ont-ils analysé ? Quelles opinions ont-ils de lui ou souhaitent-ils que nous ayons de lui ? Le jugent-ils faste ou néfaste pour la France ? Les uns et les autres ont exprimé des positions fort diverses, parfois divergentes. Certains académiciens, selon les époques, ont tracé des éloges, d'autres n'ont pas ménagé leurs critiques, jusqu'à, pour quelques-uns, figurer parmi les détracteurs. D'où notre seconde partie, « l'homme exceptionnel ».

Témoignages directs ou souvenirs plus tardifs ou encore études d'historiens... toutes ces publications ont retenu notre attention.

En ce qui concerne le choix des auteurs, nous avons veillé à deux équilibres.

Équilibre parmi les académiciens des XIX<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles.

Équilibre entre les noms restés célèbres et ceux que l'histoire et la littérature ont un peu oubliés.

Il ne s'agit pas de proposer de brèves citations mais des passages relativement longs qui s'attachent à nous faire savourer le plaisir de lire et apprécier la variété des styles.

Quant au cahier iconographique, il présente une originalité : il regroupe uniquement des artistes académiciens – peintres, sculpteurs, graveurs, architectes – dont l'une ou l'autre des œuvres a contribué à l'histoire de l'Empereur.

Faute de place, nous ne pouvions présenter longuement chacun des quelque cent soixante académiciens répertoriés qui a rédigé – et souvent en plusieurs volumes – des ouvrages sur Napoléon I<sup>er</sup>, l'intime et l'exceptionnel.

*L'intime, l'exceptionnel*

Que les contemporains, pour lesquels nous n'avons pu citer, ici, un extrait de leurs œuvres, veuillent bien nous pardonner ! Tout choix est douloureux et, en l'occurrence, la matière est si abondante qu'il le fut plus encore.

Puisse la liste établie en fin de volume, sans prétendre à l'exhaustivité, donner à nos lecteurs le désir de relire ou de découvrir les trésors publiés par les académiciens...

Il nous reste à exprimer nos plus sincères remerciements à Jean Tulard et à Thierry Lentz qui ont bien voulu soutenir notre travail.

Dès le début, Jean Tulard, de l'Académie des sciences morales et politiques, s'est enthousiasmé pour notre idée de regrouper des écrits académiques sur Napoléon et s'est amusé à rappeler, dans sa préface, les noms de ses illustres confrères.

Thierry Lentz, de son côté, après avoir largement mis à notre disposition les richesses de la bibliothèque de la Fondation Napoléon, a très volontiers accepté de relire l'ensemble du manuscrit achevé.

Ce livre s'honore de leurs signatures.

Anne Jouffroy & Hélène Renard.





## DEVENIR EMPEREUR

Jean d'Ormesson, de l'Académie française

A l'Académie française, son oncle Wladimir d'Ormesson, diplomate et écrivain, le précède (de 1956 à 1973) mais meurt en septembre, juste un mois avant que Jean n'y soit élu, le 18 octobre, succédant à Jules Romains. Jean d'O, comme on l'appelle familièrement, s'il est féru d'histoire et de littérature, est aussi, on l'oublie trop, agrégé de philosophie, et nul doute que ses innombrables lecteurs appréciant son élégance, son exquise courtoisie et son goût du bonheur aiment également partager sa réflexion profonde sur l'homme et sur la société. Il publie ses premières œuvres en 1956, ce qui lui fait volontiers dire qu'il est devenu écrivain sur le tard (trente et un ans !). Ses deux premiers titres ? Un roman, *L'Amour est un plaisir*, et un essai, *Du côté de chez Jean* (Julliard). En 1971, lui est décerné le grand prix du roman de l'Académie française pour *La Gloire de l'Empire* (histoire d'un hypothétique empereur Alexis). Si Dieu figure dans plusieurs de ses titres (*Au plaisir de Dieu*, 1974, ou *Dieu, sa vie, son œuvre*, 1981), Chateaubriand reste son personnage favori comme le montre la biographie qu'il lui consacre : *Mon dernier rêve sera pour vous*.

L'immense succès de ses livres ne saurait faire oublier ses fonctions de directeur général du *Figaro* (1974-1977), journal où il continue de publier régulièrement des chroniques engagées, et son rôle comme secrétaire général puis président du Conseil international de la philosophie et des sciences humaines à l'Unesco. Jean d'Ormesson l'avoue : « J'ai de grandes réserves sur Napoléon empereur, mais j'admire beaucoup Bonaparte consul. »

L'auteur imagine une conversation entre Bonaparte, Premier consul, installé aux Tuileries au lendemain du 18 Brumaire, et son ami Cambacérès, deuxième consul, un soir de l'hiver 1803-1804. Le premier est encore jeune, trente-quatre ans, le second atteint la cinquantaine. Bonaparte souhaite s'entretenir à cœur ouvert de sa situation : le Consulat est-il une institution durable ? Comment après avoir fondé une ère nouvelle, peut-il lui donner les fondations nécessaires à son éternité ? Il voit se dessiner la fin de la République, il lui faut donc envisager un autre ordre monarchique, mais sans les Bourbons, bien sûr, et sans le titre de roi : « Je veux que tout recommence sur des bases nouvelles avec moi... »

Dans le prologue à cette pièce de théâtre (qui obtint un vif succès à Paris au théâtre Hébertot en 2012 et 2013), l'auteur s'explique sur le choix de ces deux personnages. Nous le proposons ici avant tout autre texte puisque l'épisode se déroule bien avant le sacre, date que nous avons choisie pour centrer notre sujet. Nous allons comprendre comment l'idée d'être empereur a germé dans l'esprit de Napoléon Bonaparte.



## La conversation

L'histoire offre des moments où elle semble hésiter avant de prendre son élan : Alexandre le Grand à la tête de ses phalanges à l'instant d'attaquer l'Empire perse aux ressources inépuisables ; Hannibal quand il décide de passer les Alpes avec ses éléphants pour frapper Rome au cœur ; César – l'exemple le plus célèbre – sur les bords du Rubicon ; le général de Gaulle à Bordeaux, à l'aube du 17 juin 1940, quand il monte dans l'avion du général Spears qui va l'emmener vers Londres, vers la rébellion, vers une résistance qui peut paraître alors sans espoir – et vers la gloire.

C'est un éclair de cet ordre que j'ai tenté de saisir : l'instant où Bonaparte, adulé par les Français qu'il a tirés de l'abîme, décide de devenir empereur.

Il y a toute une préhistoire qu'il faut garder présente à l'esprit. En novembre 1799, Bonaparte a trente ans. Avec la complicité de Sieyès, après avoir acheté le concours de Barras et avec l'aide de son frère Lucien, il a réussi de justesse, à son retour d'Égypte, le coup d'État du 18 Brumaire an VIII : il met fin à un Directoire discrédité qui a duré quatre ans. Les cinq directeurs (seuls les deux premiers comptent) – Barras, Sieyès, Gohier, Roger Ducos, Moulin – sont remplacés par une « commission consulaire » de trois membres – Sieyès, Ducos, Bonaparte – bientôt remplacée elle-même, grâce à une nouvelle Constitution, par un autre trio : Bonaparte, Premier consul ; Cambacérès, deuxième consul ; Lebrun, troisième consul. Le Premier consul a tous les pouvoirs. Le deuxième et le troisième consul n'ont qu'une voix consultative.

La situation du pays est terrifiante. Le commerce et l'industrie sont ruinés. La production industrielle est réduite de 60 % à Paris, de 85 % à Lyon. Les ports de Marseille et de Bordeaux sont pratiquement fermés. Le réseau routier est détruit. Le service des diligences n'est plus assuré. Un brigandage généralisé s'étend à l'ensemble du territoire, surtout en Provence et dans l'Ouest. Les forêts et les cultures sont dévastées. La monnaie a été dévaluée de 99 %. Les caisses de l'État sont vides. La paye des fonctionnaires et de l'armée accuse un retard de plus d'un an. Les rentes ne sont plus versées. Il n'y a plus de budget établi. Un délire de plaisirs a détruit les mœurs. Durant quatre ans, de l'an VIII à l'an XII, de la fin de 1799 au début de 1804, Bonaparte, au prix d'un travail prodigieux, réforme profondément la France et la remet sur pied.

En février 1800, trois mois après le coup d'État, un référendum sur l'organisation du Consulat donne plus de trois millions de voix à Bonaparte contre mille cinq cents. Le Premier consul s'installe aux Tuileries, puis à Saint-Cloud, fonde la Banque de France, clôt la liste des émigrés et décrète l'amnistie, promulgue le Concordat, organise l'instruction publique, crée le système des lycées, crée la Légion d'honneur, crée le franc germinal à sa propre effigie.

Il franchit surtout le Grand-Saint-Bernard, remporte sur les Autrichiens la victoire de Marengo et signe en 1802 le traité d'Amiens avec l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande. Cette même année 1802, Bonaparte, qui a déjà obtenu d'être réélu pour dix ans, se fait nommer Premier consul à vie et établit une nouvelle Constitution approuvée à son tour par une majorité massive et qui renforce encore ses pouvoirs.

Quand l'idée de devenir empereur et de fonder, après les Mérovingiens, les Carolingiens, les Capétiens, les Valois et les Bourbons, une dynastie nouvelle se glisse-t-elle dans l'esprit de Bonaparte ? C'est difficile à dire. Dans les premiers mois de 1804 -, avec l'exécution du chef chouan Cadoudal et le suicide de Pichegru, et surtout avec l'enlèvement sur le territoire allemand et l'exécution du duc d'Enghien, le dernier des Condé, Bonaparte donnera assez de gages à la Révolution - qu'il achève dans tous les sens du mot - pour pouvoir aspirer ouvertement à monter sur le trône impérial. J'ai situé un peu plus tôt, au cours de l'hiver 1803-1804, une conversation imaginaire et décisive avec Cambacérès.

Conversation imaginaire - mais tous les mots prêtés au Premier consul ont été prononcés par lui dans une circonstance ou une autre. Je ne me serais pas aventuré à inventer des formules qui auraient pu paraître ridicules ou exagérées. Tout ce que dit Bonaparte - et même l'histoire un peu embrouillée du châte de Joséphine tant convoité par sa belle-sœur, Caroline Murat - figure dans des documents de l'époque : récits, rapports, Mémoires...

Conversation avec Jean-Jacques Régis de Cambacérès. Je me suis senti plus libre avec le futur duc de Parme qu'avec le Premier consul. Ses propos sont moins forts que ceux de Bonaparte. Pour deux raisons : d'abord, parce que Cambacérès est moins fort que Bonaparte ; ensuite, parce que, à la différence du Premier consul, les tirades de Cambacérès sont pour la plupart de mon propre cru.

Né à Montpellier, conseiller à la cour des comptes de cette ville, président du tribunal criminel de l'Hérault, Cambacérès est d'une quinzaine d'années plus âgé que Bonaparte. Au début de 1804, Bonaparte a trente-quatre ans, et Cambacérès, cinquante.

Élu député à la Convention nationale, il vote « avec réserve » la mort du roi. Ministre de la Justice sous le Directoire, il devient deuxième consul sur la recommandation de Sieyès et de Bonaparte. Face à Lebrun, troisième consul plutôt terne, il incarne aux yeux du pays la tradition de la Révolution.

Il joue un rôle essentiel dans la rédaction du code civil. Président du Sénat et du Conseil d'État en l'absence de Bonaparte, il sera archichancelier d'Empire et duc de Parme.

Il se ralliera successivement aux Bourbons en 1814, puis de nouveau à Napoléon pendant les Cent-Jours. Il sera exilé en 1815 et, rentré en France, mourra à Paris en 1824.

Pourquoi avoir choisi Cambacérès pour donner la réplique à Bonaparte ?

Pour plusieurs raisons. D'abord, Bonaparte est le Premier consul et Cambacérès, le deuxième. Ils sont l'un et l'autre, à des hauteurs évidemment très différentes, les deux principaux personnages du régime consulaire. Ensuite Cambacérès est très intelligent, plutôt loyal, très souple – peut-être trop souple – très habile – peut-être trop habile. Républicain et régicide, Cambacérès est aussi un des meilleurs représentants de cet esprit révolutionnaire que l'ascension de Bonaparte et son accession au trône impérial risquent de mettre à mal et qu'il s'agit d'apprivoiser : il est tout naturel que le Premier consul essaye de le circonvenir. Enfin Bonaparte est surtout entouré de généraux qu'il a côtoyés sur les champs de bataille, qui lui sont aveuglément fidèles, qu'il appelle parfois ses « sabreurs » et qui sont, sinon à la limite du langage articulé, du moins plus malhabiles que Bonaparte et que Cambacérès dans l'emploi des idées et des mots. Le régicide futur duc de Parme est à peu près le seul civil à être intime avec le vainqueur de Marengo, futur vainqueur d'Austerlitz, et, avec Talleyrand, bien sûr – mais Talleyrand travaille plutôt pour lui-même – le seul dans l'entourage immédiat du grand homme à savoir manier des concepts.

Dernière question. Pourquoi Bonaparte ? La réponse est assez simple. Parce qu'il a du génie. Parce qu'il est le successeur d'Achille, de César, d'Alexandre le Grand. Parce qu'il change le cours de l'histoire et qu'il prépare le monde où nous vivons. Un

## *Napoléon*

échec, mais éblouissant. Une traînée de poudre sur l'Europe. Et surtout parce qu'il incarne la plus extraordinaire aventure historique et romanesque de tous les temps. La plupart des souverains qui ont marqué leur époque sont des héritiers : ils montent sur le trône pour accomplir leurs exploits quand la mort en fait descendre leur père, leur frère ou leur oncle. Napoléon n'est le fils que de ses propres œuvres. Il s'engendre lui-même. Il est un mythe vivant, une légende qui se crée, un dieu en train de surgir. Il est cette chose si rare à la source de toute grandeur dans la politique, dans l'art, dans la littérature, dans la science : une ambition au moment même où elle se change en histoire, un rêve sur le point de devenir réalité.

C'est cette rencontre entre le rêve et la réalité que j'ai tenté de décrire.

Comme on décrirait la naissance de *L'Iliade*, de ce qui deviendra plus tard l'Empire romain, du *Moïse* de Michel-Ange ou de la théorie de la gravitation.

Il n'est pas impossible, il est même assez vraisemblable que les choses se soient passées comme le racontent les pages que vous allez maintenant parcourir. Les trois coups sont frappés. Le rideau se lève.

Prologue à *La Conversation*, de Jean d'Ormesson,  
éditions Héloïse d'Ormesson, 2011.



*L'intime*  
*L'exceptionnel*

# La famille

Anne-Louis Girodet, *Portrait en pied de Charles-Marie Bonaparte*, 1806 (palais Fesch d'Ajaccio).

Le père de Napoléon (1746-1785) étudie le droit en Italie et devient avocat à Ajaccio. Peu après que Louis XV a racheté la Corse aux Génois en 1768, il se rallie à la France, ses titres de noblesse sont reconnus et il est nommé conseiller royal et assesseur à la juridiction d'Ajaccio.

**A.-L. Girodet de Roussy** dit Girodet-Trioson (1767-1824), élu à l'Académie des beaux-arts en 1816, s'adonne aussi à la littérature (il laisse un poème intitulé *La peinture*, 1829). Il dresse les portraits de plusieurs membres de la famille Bonaparte.



© RMN-Grand Palais / Gérard Bot / Page précédente © Château de Versailles, Dist. RMN-Grand Palais / Jean-Marc Manati



© RMN-Grand Palais / Gérard Bot

Antonio Canova, *Buste du cardinal Joseph Fesch*, 1808 (hôtel de ville d'Ajaccio).

Le cardinal Fesch, outre son rôle politique et religieux, se révèle grand collectionneur; ses trésors ont enrichi le musée Fesch à Ajaccio. Le Vénitien **A. Canova** (1757-1822) est invité à s'installer en France par Napoléon avec les fonctions de directeur des beaux-arts de l'Empire. Il entre à l'Institut en 1802 comme membre associé étranger. Artiste complet, peintre autant que sculpteur, il fait plusieurs séjours à Paris, exécutant des portraits en pied, des bustes, des tableaux.



© RMN-Grand Palais (Château de Fontainebleau) / Philipp Bernard

François Gérard, *Portrait en pied de Marie-Laetitia Ramolino, madame Bonaparte, Madame Mère* (château de Fontainebleau).

Letizia Ramolino (1750-1836) épouse Charles Bonaparte en 1764. Seuls huit de ses treize enfants vécurent. Veuve à trente-cinq ans, elle porte à partir de 1805 le titre de Madame Mère.

Le baron **F. Gérard** (1770-1837), élève de Pajou puis de David, est présenté à Bonaparte par Isabey. Il exécute de nombreux portraits de la famille Bonaparte et des grands personnages de l'Empire, Talleyrand, Lannes, Bernadotte, Corvisart, etc.





Jean-Baptiste Régnauld, *Signature du contrat de mariage de Jérôme Bonaparte et de Frédérique-Catherine de Wurtemberg aux Tulleries, le 22 août 1807, en présence de la famille impériale, 1810* (château de Versailles).

Jérôme (1784-1860), dernier-né des Bonaparte, avait épousé en 1803 Élisabeth Patterson, fille d'un commerçant américain – mariage annulé sous la pression de Napoléon.

J.-B. Régnauld (1754-1829), considéré comme le rival de David, entre à l'Institut dès 1795.



Hippolyte Flandrin, *Portrait de Joseph Charles Paul Napoléon, prince Jérôme* (château de Versailles).

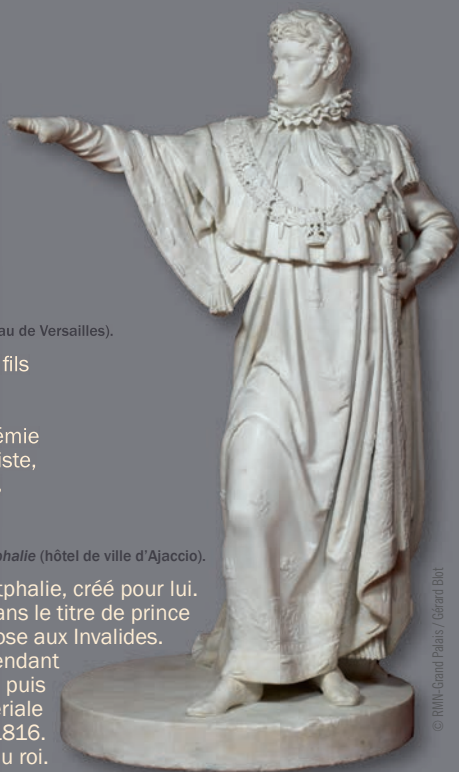
Le prince Jérôme (1822-1890), surnommé Plon-Plon, est le fils de Jérôme. Ses traits, si proches de ceux de l'Empereur, son oncle, fascinaient les bonapartistes de l'époque.

H. Flandrin (1809-1864) a connu le prince Jérôme à l'Académie des beaux-arts dont ils étaient membres tous les deux, l'artiste, élu en 1853, dans la section peinture, et l'homme politique, élu en 1857, dans la section membres libres.

François-Joseph Bosio, *Statue en pied de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie* (hôtel de ville d'Ajaccio).

En 1807, Jérôme est placé sur le trône de Westphalie, créé pour lui. En 1814, il se retire au Wurtemberg. Réintégré dans le titre de prince impérial par Napoléon III, il repose aux Invalides.

F.-J. Bosio (1768-1845), engagé volontaire pendant la Révolution, travaille en Italie, fasciné par Canova, puis à Paris où il sculpte les bustes de la famille impériale et des dignitaires. Il est membre de l'Institut en 1816. Il se ralliera aux Bourbons, jusqu'à devenir sculpteur du roi.





Jean-Baptiste Isabey, *Portrait de Christine Boyer, première femme de Lucien Bonaparte, 1805-1814* (Musée napoléonien, Rome).

Fille d'un aubergiste de Saint-Maximin-la-Sainte-Baume, elle épouse Lucien en 1794. Appréciée de la famille Bonaparte et de Letizia en particulier, elle eut quatre enfants, dont deux filles survécurent, et mourut à 29 ans, en 1800.

**J.-B. Isabey** (1757-1855) commence par peindre des couvercles de tabatières avant d'être admis dans l'atelier de David. Il deviendra le professeur de dessin d'Hortense, et se rendra fréquemment à la Malmaison. Il s'attache particulièrement à représenter Napoléon dans des scènes officielles, visitant les manufactures par exemple.

Antoine-Jean Gros, *Portrait de Christine Boyer* (musée du Louvre).

Lucien, remarié avec Alexandrine de Bleschamp dont il aura neuf enfants, commande ce superbe tableau romantique : Christine « ne vécut que ce que vivent les roses ».

**A.-J. Gros** (1771-1835) entre à 14 ans dans l'atelier de David puis réside longtemps en Italie, où sa réputation de miniaturiste et de portraitiste arrive jusqu'à l'entourage de Joséphine. On lui doit le célèbre portrait de Bonaparte à Arcole (la couverture de ce livre), d'innombrables tableaux des grands moments de Napoléon et les portraits des dignitaires de l'Empire et de la famille impériale.



François Gérard, *Portrait de Joseph Bonaparte, roi d'Espagne*, 1808 (château de Fontainebleau).

Joseph, debout devant son trône sur lequel est inscrit un « J », porte le collier de la Toison d'or et celui de l'Ordre royal d'Espagne. Son manteau bleu, orné des tours de Castille et de Léon, est doublé d'hermine.



Louis Petitot, *Tombeau de Louis Bonaparte* (église Saint-Gilles, Saint-Leu-la-Forêt).

Louis achète en 1804 le château de Saint-Leu-la-Forêt (Val-d'Oise) et son épouse Hortense le conservera jusqu'en 1814. Louis devient roi de Hollande en 1806 jusqu'à son abdication en 1810. Il est le père de Napoléon III. L. Petitot (1794-1862), fils de sculpteur, a réalisé notamment la statue équestre de Louis XIV à Versailles ainsi que cet étrange monument funéraire.

© RMN-Grand Palais (Château de Fontainebleau) / Droits réservés



© RMN-Grand Palais (Château de Versailles) / Gérard Bon



Pierre Cartellier, *Buste de Louis Bonaparte, roi de Hollande, en uniforme*, 1808 (château de Versailles).

P. Cartellier (1757-1831) fait partie des artistes auxquels, durant la Révolution, est confié le décor sculpté du Panthéon, temple de la Renommée en 1791,

rendu au culte par Napoléon en 1806, redevenu nécropole sous Louis-Philippe, puis à nouveau église sous Napoléon III et aujourd'hui, monument aux grands hommes. Cartellier entre à l'Académie des beaux-arts en 1810.



© RMN-Grand Palais (Château de Versailles) / Droits réservés

Guillaume Guillon Lethière, *Portrait en pied d'Élisa Bonaparte, princesse Bacciochi*, 1806 (château de Versailles).

Élisa Bacciochi, l'aînée des sœurs de Napoléon, devient princesse de Piombino puis de Lucques et grande-duchesse de Toscane. Une « tête de mâle » et une « âme forte », disait d'elle l'Empereur à Sainte-Hélène.

**G. Guillon** dit Lethière (1760-1832), né en Guadeloupe, entre à l'Académie des beaux-arts en 1818. Il peint aussi des sujets religieux ou issus de l'histoire et de la mythologie antiques (Énée, Didon, Brutus, César, Saint Louis, Madeleine, etc.).

Élisabeth Vigée-Lebrun, *Portrait de Caroline Bonaparte, reine de Naples, et de sa fille aînée Laetitia Joséphine*, 1807 (château de Versailles).

Caroline, dernière sœur de l'Empereur, épousa Joachim Murat en 1800. Elle sera grande duchesse de Berg et de Clèves, puis reine de Naples de 1808 à 1815. Élisabeth Vigée-Lebrun (1755-1842), admise très jeune à assister aux séances publiques de l'Académie royale de peinture et de sculpture, en devient membre en 1783.

Antonio Canova, *Pauline Bonaparte Borghèse en Vénus Victrix*, 1803-1806 (galerie Borghese, Rome).

D'une beauté légendaire, Pauline, mariée au général Leclerc (mort en 1802) puis au prince Borghèse, est d'une nature frivole mais reste fidèle à son frère : « Je n'ai pas aimé l'Empereur comme souverain ; je l'ai aimé comme frère. » Cette posture, imitée de la Vénus Victrix, est l'œuvre la plus fameuse d'A. Canova.



© RMN-Grand Palais (Château de Versailles) / Droits réservés



© Photo Scala, Firenze / Luciano Romano - courtesy of the Ministero Beni e Att. Culturali



© Luisa Ricciami / Leemage

Pierre-Paul Prud'hon, *Portrait de l'impératrice Joséphine de Beauharnais dans son jardin*, 1805 (musée du Louvre).

Marie-Josèphe-Rose Tascher de la Pagerie, appelée « Joséphine » par Napoléon, naît en Martinique en 1763 dans une famille de l'aristocratie créole.

On la marie en France en 1779 à un cousin, le vicomte Alexandre de Beauharnais.

**P.-P. Prud'hon** (1758-1823) entre à l'Académie des beaux-arts en 1816.



Jean-Antoine Houdon, *Buste de l'impératrice Joséphine*, 1808 (château de Versailles).

Internée aux Carmes pendant la Terreur, Joséphine retrouve la liberté après Thermidor. Son mari, lui, est guillotiné. Son ami Tallien lui fait connaître Barras qui l'entretient puis lui présente Bonaparte.

**J.-A. Houdon** (1741-1828) remporte le premier prix de Rome de sculpture. Il a sculpté tous les grands de l'époque révolutionnaire puis tous ceux de l'Empire. Il entre à l'Institut en 1795.

© RMN - Grand Palais, Château de Versailles / Droits réservés



François Gérard, *Portrait de l'impératrice Joséphine* (château de Fontainebleau).

Impératrice et reine couronnée et sacrée – seule Marie de Médicis le fut avant elle –, Joséphine « occupa sans faire rire un trône où la fille des Césars passa sans aucun titre de gloire », dit Talleyrand.

F. Gérard, né à Rome, arrivé à Paris à 12 ans, second prix de Rome en 1789 derrière Girodet, connaîtra un immense succès et recevra d'innombrables commandes pour des portraits, tels celui de Bonaparte en premier Consul et ceux des membres de la famille impériale. Tous les grands d'Europe, dit-on, ont posé dans son atelier...

Antoine-Jean Gros, *Portrait de l'impératrice Joséphine de Beauharnais*, 1808 (musée des châteaux de Malmaison et Bois-Préau).

A.-J. Gros bénéficie tout jeune des conseils d'Élisabeth Vigée-Lebrun puis devient l'élève préféré de David. Il part pour l'Italie en 1793 et fait la connaissance à Gênes de Joséphine qui le présente à Bonaparte. C'est ainsi qu'il devient l'un des peintres privilégiés des exploits napoléoniens et se trouve chargé de peindre la coupole du Panthéon. Si sa carrière est des plus brillantes, sa fin de vie est des plus tristes : malade, désespéré par l'accueil réservé à sa dernière œuvre *Hercule et Diomède*, il se jette dans la Seine.



Jean-Baptiste Isabey,  
Bonbonnière offerte  
par Joséphine à Napoléon  
avec quatre miniatures  
montées sur le couvercle  
(musée des châteaux de  
Malmaison et de Bois-Préau).

Miniaturiste,  
**J.-B. Isabey** retrouve  
ici l'art de ses débuts.  
Joséphine a souhaité  
qu'il reproduise les  
visages de sa famille :  
son fils Eugène  
(à gauche), sa fille  
Hortense (en bas),  
son gendre Louis  
(à droite) et elle-même  
(en haut).



© RMN-Grand Palais (musée des châteaux de Malmaison et de Bois-Préau) / Daniel Arnaudet / Jean Schirmans



François Gérard, *Portrait d'Eugène de Beauharnais, fils de Joséphine, 1839* (musée des châteaux de Malmaison et Bois-Préau).

Napoléon en 1813, s'adressant à Roederer, dit à propos d'Eugène, vice-roi d'Italie : « Un jeune homme qui est aimé et considéré de tout le monde, qui m'a toujours servi avec fidélité et honneur. » Parmi les nombreux hauts personnages dont il a peint le portrait (plus de 300), **F. Gérard** ne pouvait manquer celui du prince Eugène, archichancelier d'Etat (c'est Talleyrand qui a « inventé » les titres des grands dignitaires). Le nom de Gérard figure sur l'arc de triomphe de l'Étoile.





© RMN-Grand Palais (musée des châteaux de Malmaison et de Bois-Préau) / Daniel Arnaudet

Anne-Louis Girodet, *Portrait de la reine Hortense* (musée des châteaux de Malmaison et Bois-Préau).

Fille de Joséphine, belle-fille et belle-sœur de Napoléon depuis son mariage avec Louis, Hortense (1783-1837) est à la fois une Beauharnais et une Bonaparte. Mère de Napoléon III, elle relie les deux empires et les deux Napoléon. Séparée de Louis, mari neurasthénique et tyranne, elle eut un fils illégitime avec Charles de Flahaut, le futur duc de Morny.

François Gérard, *Portrait d'Hortense, reine de Hollande avec le prince royal de Hollande*, 1807 (château de Fontainebleau).

Hortense et Louis eurent trois fils : Napoléon-Charles, prince royal de Hollande, considéré par l'Empereur comme son héritier, décédé en 1807 ; Napoléon-Louis, mort en 1831 ; Louis-Napoléon, futur Napoléon III.



© RMN-Grand Palais (musée des châteaux de Malmaison et de Bois-Préau) / Daniel Arnaudet

Jean-Baptiste Isabey, *Portrait de la reine Hortense, faisant partie du carnet de romances personnel de la reine Hortense*, 1813 (musée des châteaux de Malmaison et Bois-Préau).

Femme artiste (peintre et musicienne), élève de Mme Campan et de J.-B. Isabey, Hortense a hérité de la grâce et de l'élégance de sa mère. Elle repose près de Joséphine à Rueil-Malmaison, comme elle le désirait.



© RMN-Grand Palais, Château de Fontainebleau / Gérard Blot



Étienne Garnier, *Le Cortège du mariage de Napoléon I<sup>er</sup> et de Marie-Louise traversant le jardin des Tuileries, le 2 avril 1810, 1810* (château de Versailles).

É. Garnier (1759-1849) entre à l'Académie des beaux-arts en 1816. Peintre d'histoire, il s'inspire, comme beaucoup, de la mythologie et de l'histoire antique. On lui doit par exemple *Hercule obtenant de Diane la biche aux cornes d'or* (au Louvre) et *Les Galeries du Louvre bâties par Henri IV* (à Versailles). Il ne pouvait manquer d'illustrer cet événement historique que fut le mariage de l'empereur des Français avec la fille de l'empereur d'Autriche. Si l'on voit au fond l'arc de triomphe de l'Étoile, ce ne peut être qu'un décor, le monument, commandé par Napoléon à Chalgrin en 1806, n'ayant été achevé qu'en 1836. Cette cérémonie fut l'une des plus fastueuses des années impériales.



© RMN-Grand Palais (Château de Versailles) / Daniel Arnaudet / Hervé Lewandowski

François Gérard, *Portrait de l'impératrice Marie-Louise*, 1810 (musée du Louvre).

Marie-Louise d'Autriche, petite-nièce de Marie-Antoinette, épouse Napoléon le 2 avril 1810, à 18 ans et demi. Mariage politique, certes, mais ménage très uni jusqu'à la séparation imposée par l'empereur d'Autriche, son père, en avril 1814.

Durant l'été suivant, elle tombe sous le charme du général autrichien Adam Neipperg.

Pierre-Paul Prud'hon, *Le Roi de Rome en Amour endormi*, 1811 (musée du Louvre).

L'enfant-roi, illuminé par un rayon de soleil et enveloppé d'un linge pourpre, dort sous les couronnes impériales (les fritillaires en haut à gauche). Superbe tableau romantique pour un prince au destin, semblait-il, auréolé de gloire. Mais «le roi de Rome fut victime des circonstances: il était né trop tard d'un père arrivé au pouvoir trop jeune à l'issue d'un règne trop court» (J. Tulard).



© RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Hervé Lewandowski



© RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Daniel Amandet



François Gérard, *Portrait du roi de Rome*, 1812 (château de Fontainebleau).

C'est ce portrait que Napoléon reçoit pendant la campagne de Russie, la veille de la bataille de la Moskova, et qui ne le quitte plus. François-Charles-Napoléon Bonaparte reçoit à sa naissance le titre de roi de Rome. Emmené par sa mère à la cour d'Autriche, il est fait duc de Reichstadt en 1818. L'empereur Napoléon abdique en sa faveur le 4 avril 1814 et une nouvelle fois le 22 juin 1815. Mais le jeune homme décède de maladie en 1832. Son corps, rendu à la France par Hitler le 15 décembre 1940, repose désormais aux Invalides près de son père.



François Gérard, *Portrait de Mme Éléonore Denuelle de la Plaigne* (musée Antoine-Lecuyer, Saint-Quentin).

Éléonore, lectrice chez Caroline, donne un fils à Napoléon en 1806. Cette naissance révèle à l'Empereur qu'il peut avoir une postérité. Cessant ses relations avec la mère, il lui donnera une rente annuelle, et fera élever secrètement l'enfant sous le nom de Léon Macon, lequel ne manquait jamais de rappeler qui était son illustre père...

François Gérard, *Portrait de Marie Laczinska, comtesse Walewska, puis comtesse d'Ornano, vers 1810* (musée de l'Armée, Paris).

Marie Walewska, mère d'Alexandre, le second fils illégitime de Napoléon, devenue veuve en 1815, épouse l'année suivante Philippe d'Ornano, comte d'Empire et futur maréchal de France, et meurt à 31 ans en 1817. Le comte Alexandre Walewski (1810-1868) est élu membre de l'Académie des beaux-arts en février 1868, année de sa mort.



# L'INTIME





I

L'HOMME ET SA FAMILLE



## LETIZIA, MADAME MÈRE

Alain Decaux, de l'Académie française

**N**ul parmi ceux qui écoutaient la radio dans les années 1950 ou regardaient la télévision (en noir et blanc !) dans les années 1970 n'a oublié les émissions d'Alain Decaux dont le talent de conteur faisait aimer l'Histoire à tous les Français !

C'est en effet à la fois par les médias audiovisuels et par les livres qu'il se rendra célèbre.

Son émission *La Tribune de l'Histoire* restera l'une des plus suivies durant... quarante-six années sans interruption !

Pour la télévision, il créa *La Caméra explore le temps*, puis de 1969 à 1988, il donnera chaque mois, durant une heure, seul à l'écran, sa fameuse émission *Alain Decaux raconte*.

L'Histoire l'a passionné dès ses plus jeunes années.

Né le 23 juillet 1925 à Lille, il publie à vingt-deux ans son premier livre, *Louis XVII retrouvé*. Puis, en 1949, il se voit distingué, à vingt-cinq ans, d'un prix de l'Académie française pour sa biographie *Letizia*, consacrée à la mère de l'Empereur.

Parallèlement à ses œuvres d'historien publiées en livres (plus d'une centaine) ou montées au théâtre (une douzaine, notamment avec le célèbre comédien Robert Hossein) ou au cinéma, il s'est vu confier des missions officielles (ministre délégué en charge de la Francophonie) et a présidé des associations à vocation culturelle.

Alain Decaux le confesse volontiers, deux personnages dans l'Histoire le fascinent tout particulièrement : Victor Hugo et Napoléon, auxquels il a consacré plusieurs de ses ouvrages.

Succédant à Jean Guéhenno, il est élu à l'Académie française en 1979 au fauteuil 9.

Dans sa biographie intitulée *Letizia, Napoléon et sa mère*, Alain Decaux rappelle que l'histoire de Napoléon est inséparable de celle de sa famille, et avant tout, de celle de sa mère. Il souligne combien, à ses yeux, le destin de Letizia mérite d'être conté : « Qui oserait imaginer une femme épouse d'un petit avocat corse, dont toute la jeunesse se passe au milieu des embarras d'argent les plus cruels, qui élève à grand-peine et grâce à des bourses ses huit enfants et qui, presque, mon Dieu, du jour au lendemain, se trouve être la mère d'un empereur, de trois rois, d'une reine, de deux princesses souveraines ! » Aussi, au fil des chapitres passe-t-il en revue la jeunesse de Letizia, puis sa vie lorsqu'elle devient, en épousant Charles, la Signora Buonaparte, puis la *Madre* du jeune lieutenant Napoleone et de ses nombreux frères et sœurs, et enfin celle qui arrive à Paris en 1799 mais préfère s'installer au printemps 1804 à Rome auprès de son frère, le cardinal Fesch, et de son fils Lucien. Sa santé est fragile, elle se sent envahie de bien des soucis. C'est là qu'elle apprend l'extraordinaire nouvelle.



## Letizia, Napoléon et sa mère

Quelles proportions prennent ces « tourments » lorsque, dans le cours du mois de mai, Letizia apprend *par les gazettes* l'avènement de l'Empire ! La chose paraît trop extraordinaire pour être vraie, et pourtant la preuve formelle en est fournie par une lettre de Fesch : « Sa désolation, écrit-il, a été grande d'apprendre, par les gazettes, l'avènement de l'Empire. »

Le 18 mai 1804, le Sénat avait proclamé en sénatus-consulte : « Le gouvernement de la République est confié à un Empereur qui prend le titre d'Empereur des Français » et établit l'hérédité de la dignité impériale dans la descendance de Napoléon, de Joseph et de Louis. Pas un mot de Lucien et de Jérôme coupables d'être entrés en lutte avec l'Empereur. Bientôt, le peuple allait

approuver la nouvelle Constitution par plus de trois millions de suffrages contre trois mille à peine.

La « proscription » de Jérôme et de Lucien est ressentie autant par Letizia que par ses filles – furieuses, au demeurant, de voir les enfants d'Hortense devenir princes quand les leurs ne le sont pas. La France presque unanime accueille le nouvel Empire avec enthousiasme et la seule opposition vient de la famille même de l'Empereur ! « C'est, écrira Albert Sorel, le revers caricatural de la médaille. » Bientôt, lors d'un dîner à Saint-Cloud, Caroline cachera si mal son dépit que Napoléon proférera la phrase célèbre :

— En vérité, à entendre mes sœurs, ne dirait-on pas que j'ai frustré ma famille de l'héritage du feu roi notre père !

On s'est souvent demandé ce qui avait poussé Napoléon à cette restauration monarchique, dont tout ce qu'on sait de lui l'éloignait apparemment. Certains y ont vu – avec une étroitesse d'esprit bien curieuse – uniquement un témoignage de « l'incommensurable vanité » du consul. En fait, Napoléon a répondu lui-même, tout le premier, à ces interrogations :

— Croyez-vous, a-t-il dit un jour, croyez-vous que tous ces changements je les fais pour moi, que je tiens à un titre, que je n'en apprécie pas la véritable valeur ? Je ne les ai pris que pour rentrer en Europe.

Là était en effet le drame de la Révolution. La forme républicaine du gouvernement isolait la nation dans une Europe monarchique. Traiter d'égal à égal – même pour le Premier consul – était impossible. Napoléon l'avait parfaitement compris – et, avec lui, les deux personnalités les plus remarquables de son règne : Fouché et Talleyrand. D'où l'avènement de l'Empire ; d'où, aussi, l'onction sainte que l'Empereur demandera au pape.

Ce serait trop exiger de Letizia de vouloir qu'elle comprenne tout cela, alors que d'autres, pourtant mieux informés, réagissent à ces événements de façon absurde. Cependant qu'à Rome, encore amplifiées par l'éloignement, parviennent les nouvelles des fastes du règne nouveau, la *Madre* se désole et se morfond. Au début de juillet, elle part prendre les eaux de Lucques, qui lui sont conseillées par les médecins romains.

Fesch est tout attristé de voir sa sœur en cet état. Il prend sur lui, et sans l'en avertir, d'en écrire à l'Empereur : « Votre mère, écrit-il le 9 juillet, est partie pour les eaux de Lucques. Sa santé est minée par des affections morales, plus que par les incommodités physiques. J'ai remarqué que son mal-être empirait toutes les fois qu'elle voyait arriver le courrier sans lettres pour elle. Sa désolation a été grande d'apprendre par les gazettes l'avènement de l'Empire. Elle a été très affectée de ne recevoir aucun courrier extraordinaire, pendant l'espace de trois mois qu'elle a passé à Rome. Elle s'imagine que Votre Majesté impériale lui préfère toute autre de sa famille. Ces réflexions fâcheuses paralysent sa forte complexion, arrêtent tout le bien qu'elle devrait espérer du voyage, du climat et des remèdes... Votre mère ambitionne un titre, un état stable. Elle se désole que les uns l'appellent *Majesté, impératrice mère*, et que les autres ne lui donnent que le titre d'*Altesse impériale*, comme à ses filles... Elle ne veut plus retourner à Rome, elle compte que Votre Majesté l'appellera à Paris avant la fin d'août, époque de son départ de Lucques. »

Là-dessus, le bon cardinal s'empresse d'entretenir l'Empereur de ses propres intérêts, et de sa « position » à lui... « Charité bien ordonnée... » ! Et, précisément, ceci nous laisse sceptique quant au « titre », à l'« état stable » que Letizia soi-disant ambitionne. La chose est tellement contraire à ce que nous savons de la *Madre* qu'il est permis de croire qu'elle n'a rien dit à Fesch de ces « ambitions », et que le cardinal a vu là seulement une habile transition pour parler de lui...

La pauvre Letizia est partagée entre deux façons de voir les choses que tentent de lui inculquer deux êtres qui lui sont également chers : son fils Lucien et son frère le cardinal.

Pour Fesch, continuer à s'opposer à l'Empereur, dispensateur des titres, bénéfiques et toutes autres provendes, c'est déraison, voire folie ! Pour Lucien, Napoléon s'est lancé dans une aventure sans lendemain ; il se répand en imprécations de ce genre :

— Vous voulez tuer la République, soit ! Assassinez-la et élevez-vous sur son cadavre, mais écoutez bien ce qu'un de ses fils vous prédit : cet Empire, que vous ne soutiendrez que par la violence, sera un jour abattu par elle !

La *Madre*, perspicace, sent bien tout ce que cette attitude de son fils contient de rancœur : admis à la succession impériale, Lucien en eût sans doute été l'un des soutiens les plus fervents ! Elle n'est pas sans savoir que l'Empereur, toujours davantage irrité contre son frère, a vu d'un très mauvais œil sa mère s'installer chez Lucien au palais Nunez – depuis palais Torlania. Elle, qui a le sens inné de la diplomatie, voit bien qu'elle n'obtiendra rien en faisant front. Première concession à la puissance de l'Empereur, elle quitte le palais Nunez pour s'aller établir au palais Falconieri, avec son frère.

Fesch, pourtant, continue à la harceler : qu'elle se décide, qu'elle rentre en France, qu'elle prenne la place qui lui est due dans la famille impériale !

C'est à ce moment qu'éclate une nouvelle qui retentit dans l'Europe entière comme un coup de tonnerre ! Le pape Pie VII vient d'accepter de se rendre à Paris pour couronner lui-même l'Empereur.

Letizia n'en croit pas ses oreilles :

— Le pape à Paris ? Est-ce Dieu possible ?

Enfin, après bien des hésitations, elle quitte Rome, le 14 novembre. Il faudra qu'elle fasse vite si elle veut être à Paris le 2 décembre, jour fixé pour le sacre. Mais elle ne semble guère pressée... Elle s'arrête plus d'une semaine à Milan où Lucien la rejoint.

Cette rencontre avec Lucien renferme toute l'explication des lenteurs de la *Madre*... C'est qu'elle attend toujours une lettre de Napoléon, *la lettre*. Elle attend toujours que l'Empereur cède, qu'il appelle Lucien auprès de lui... Rien ne vient. Elle est bien forcée de quitter Milan et de se mettre en route pour Paris. Mais elle voyage à si petites journées ! Il est visible qu'elle attend toujours cette fameuse lettre... Si elle la recevait, combien alors elle précipiterait sa course, arriverait à temps pour le couronnement, si heureuse, si fière de voir son *Luciano* auprès de son *Napoleone*...

La lettre ne viendra pas. Et, malgré ses lenteurs, Letizia arrive à Paris le 19 décembre, soit dix-sept jours après le sacre – et n'y figurant donc... que sur le tableau de David !

## *Napoléon*

Elle trouvera l'Empereur très froid dans son accueil. Il lui fera comprendre nettement que si elle veut retrouver toute son affection, toutes ses bonnes grâces, une attitude de neutralité de sa part ne suffit pas : il faut qu'elle prenne bien parti contre Lucien, contre Jérôme... Alors Letizia sera mise à la place qui doit être la sienne dans la famille : la première.

Letizia ne se résigne pas. Pour Jérôme elle n'a pas de scrupules ; c'est un petit étourdi et elle signe avec complaisance les notes nécessaires à l'annulation de son mariage. Mais pour Lucien, c'est autre chose ! Son cher Lucien !

Elle ne se décide pas encore... Pendant trois mois, la brouille entre l'Empereur et sa mère se poursuivra... Elle n'est l'objet – et ceci accroît son amertume – d'aucune marque publique de faveur : point de rang, point de maison, point de titre.

La pauvre *Madre* n'en dort plus ! Que faire ? À qui donner raison ? Pour qui prendre parti ?

Extrait de *Letizia, Napoléon et sa Mère*, d'Alain Decaux,  
chapitre IX « Dans l'ombre de la gloire »,  
Librairie académique Perrin, 1969.



## SOUVENIRS D'ENFANCE

Joseph Bonaparte,  
de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres

**F**rère aîné et préféré de Napoléon, Joseph Bonaparte (1768-1844), académicien des Inscriptions et Belles-Lettres de 1803 à 1816, est l'héritier présomptif de l'Empereur jusqu'à la naissance du roi de Rome.

Après le coup d'État du 18 Brumaire, auquel il a participé, il entre au Conseil d'État. Chargé de missions diplomatiques, il négocie le traité de Mortefontaine avec les États-Unis, signe la paix de Lunéville (1801), celle d'Amiens (1802) et contribue à la signature du Concordat. Grand électeur et sénateur, il est le « principal ministre » de son frère. Napoléon le fait roi de Naples de 1806 à 1808 et roi d'Espagne de 1808 à 1813.

Après Waterloo sous le nom de comte de Survilliers, il vit aux États-Unis à Bordentown (New Jersey) jusqu'en 1832, puis revient en Europe où il réside en Angleterre et en Italie.

« Grandeur et servitude » sont les maîtres mots du « système de famille » instauré par Napoléon. Le roi Joseph ne peut appliquer, en ses royaumes, ses propres conceptions du pouvoir. Au fil des années, les liens fraternels se distendent. Napoléon le nomme, cependant, lieutenant général pendant la campagne de France en 1814 : à qui d'autre peut-il confier son empire, sa femme et son fils ?

À l'heure des revers ultimes, à l'île d'Aix en juillet 1815, Joseph vient dire adieu à son frère. En vain, il lui propose de s'embarquer clandestinement sur le bateau qu'il a affrété pour lui-même, à destination de Philadelphie.

Depuis 1862, le tombeau de Joseph est aux Invalides.

Joseph Bonaparte a laissé des *Mémoires* inachevés, rédigés aux États-Unis. Il s'agit d'un survol de sa vie jusqu'en 1806. Il rappelle ses souvenirs avec Napoléon, le compagnon de tous les instants et « l'homme qu'il a le plus aimé ». Quel autre académicien a vécu, si complice, l'enfance du futur grand homme ? Lucien, né en 1775, n'a pas partagé l'intimité des deux aînés.

Nous ne pouvons résister au plaisir d'offrir quelques passages piochés dans ces fragments historiques qui, certes, ne concernent pas les années de règne de l'Empereur, mais qui les annoncent si parfaitement !

« Napoleone » était-il, alors, un enfant exceptionnel ? Assurément ! La scène du grand-oncle Luciano Buonaparte, à l'agonie, ne permet pas d'en douter...

Joseph est-il sincère ? Sans doute. Fut-il vraiment « le plus grand ami » de l'Empereur ? Les avis sont contradictoires.

La publication des *Mémoires et correspondance politique et militaire du roi Joseph*, publiés, annotés et mis en ordre par A. du Casse, aide de camp de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, en 1855, est une réponse des Bonaparte aux critiques de certains historiens. Thiers, en particulier, suggère dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire* que Napoléon fut desservi par sa famille.



## Mémoires et correspondances politiques et militaires du roi Joseph

Pointe-Breeze, 11 avril 1830

[...]

**I**l [notre père] avait alors cinq enfants, dont j'étais l'aîné, étant venu au monde en 1768, à Corte. Napoléon était né à Ajaccio, le 15 août 1769. Les troupes françaises occupaient cette ville depuis 1764. Notre père nous plaça au collègue d'Autun, et continua son voyage pour Paris, où il obtint une place d'élève à la maison royale de Saint-Cyr pour l'aînée de

ses filles, et une pour Napoléon, à l'école militaire de Brienne. Je n'ai jamais oublié le moment de notre séparation. J'étais tout en pleurs ; Napoléon ne versa qu'une larme, qu'il voulut en vain dissimuler. L'abbé Simon, sous-principal, témoin de nos adieux, me dit après son départ : « Il n'a versé qu'une larme, mais elle prouve autant sa douleur de vous quitter que toutes les vôtres. »

### Amitié des deux frères. Leur jeunesse

Napoléon me faisait part de ses lectures ; elles se rapportaient à des sujets d'histoire ancienne et moderne. Je lui rendais compte des miennes : elles étaient moins sérieuses. Les poètes épiques, Fénelon, Saint-Lambert, que j'avais obtenus comme prix, étaient sans cesse entre mes mains. Je ne doute pas de l'action toute-puissante des premières lectures sur les inclinations et le caractère de la jeunesse.

J'ai dû sans doute aux lectures clandestines auxquelles je me livrais pendant les récréations, à l'insu des maîtres, les succès que j'ai obtenus dans mes classes. Je me rappelle, à ce propos, un sujet de composition dont je remportai le prix ; il était tiré d'une tragédie de Corneille qu'aucun de mes camarades n'avait probablement lue, mais que je savais par cœur. Je m'emparai des pensées et des sentiments, et abandonnai tellement les expressions, qu'on me fit honneur des unes et des autres : c'était le monologue de Cornélie tenant l'urne des cendres de Pompée.

Monseigneur le prince de Condé, gouverneur de la Bourgogne, allant tenir ses états à Dijon, assista à la distribution des prix ; et au spectacle, qui se terminait par une pièce de vers en son honneur, que je fus chargé de réciter, il me demanda à quel état j'étais destiné. L'évêque d'Autun, qui était en même temps ministre de la feuille des bénéfices, se hâta de répondre : « À l'état ecclésiastique » ; mais je ne pus retenir mon dépit, et je répliquai au prince et au ministre : « Je veux servir le roi. » Le prince approuva mon enthousiasme. Le lendemain, j'écrivis à mon frère Napoléon que j'étais décidé à entrer dans le corps de

l'artillerie, s'il renonçait au service de la marine, auquel il était destiné. Cette circonstance décida Napoléon pour l'artillerie, arme dans laquelle il fut reçu d'emblée à l'École militaire de Paris, deux ans plus tard. [...]

### 1787, Napoléon en Corse

[...] Mon frère Napoléon obtint enfin un congé. Il nous arriva, et ce fut un grand bonheur pour notre mère et pour moi. Il y avait plusieurs années que nous ne nous étions vus ; mais nous correspondions habituellement par lettres<sup>1</sup>. L'aspect du pays lui plut. Ses habitudes étaient celles d'un jeune homme appliqué et studieux ; mais il était bien différent de ce que le représentent les auteurs de Mémoires, qui tous se transmettent religieusement la même erreur, dès qu'elle a été émise une fois. Il était alors admirateur passionné de Jean-Jacques, ce que nous appelions être *habitant du monde idéal* ; amateur des chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine, de Voltaire, que nous déclamions journellement. Il avait réuni les œuvres de Plutarque, de Platon, de Cicéron, de Cornelius Nepos, de Tite-Live, de Tacite, traduites en français ; celles de Montaigne, de Montesquieu, de Raynal. Tous ces ouvrages occupaient une malle de plus grande dimension que celle qui contenait ses effets de toilette. Je ne nie pas qu'il n'eût aussi les poésies d'Ossian, mais je nie qu'il les préférât à Homère.

Impatient comme moi de ne pas parler la langue du pays<sup>1</sup>, il s'en occupa avec peu de succès la première année ; ce ne fut qu'à son second semestre qu'ayant résolu d'écrire un essai sur les révolutions de la Corse, il redoubla d'efforts, afin de se mettre en mesure de lire les auteurs originaux en italien. Ce petit écrit n'a jamais été imprimé. L'abbé Raynal, qu'il avait vu à son passage à Marseille, l'y avait beaucoup encouragé, et lui en demanda plus tard une copie manuscrite, qu'il envoya à Mirabeau. Je me rappelle avoir lu plus d'une fois dans sa lettre ces mots : « M. de Mirabeau a remarqué dans ce petit essai des traits qui *dénotent un génie du premier ordre*. Il engage le jeune auteur à se rendre à Paris. » Il est à remarquer que Mirabeau lui-même avait

écrit sur le même sujet quelques années auparavant, se trouvant en garnison en Corse. Cet essai a également été perdu. M. Mounier, que Napoléon avait souvent rencontré dans le monde à Valence, joignit ses félicitations à celles de ces deux hommes célèbres.

Napoléon rejoignit son régiment à Valence. Je me décidai aussi à faire un voyage en Italie, dans le triple but de me perfectionner dans l'italien, d'y étudier le droit, et de reconnaître l'état de nos intérêts de famille, abandonnés, dans ce pays, depuis la mort de mon père. [...]

1788-1789

En arrivant en Corse, je trouvai Napoléon qui venait d'y débarquer quelques jours avant moi ; il était alors occupé d'un ouvrage en réponse à cette question : « Quels sont les opinions et les sentiments qu'il faut inspirer aux hommes pour leur bonheur ? » C'était le sujet de nos conversations dans nos promenades journalières, qui se prolongeaient sur le rivage de la mer, bien au-delà de la chapelle des Grecs, en côtoyant un golfe aussi beau que celui de Naples, dans un pays embaumé par les exhalaisons des myrtes et des orangers. Nous ne rentrions quelquefois à la maison qu'à la nuit close. On trouvera dans ce qui reste de cet écrit les opinions et le caractère d'esprit de Napoléon, qui réunissait en lui des qualités qui semblent devoir se combattre : le calme d'une raison éclairée avec les élans d'une imagination orientale, une bonté d'âme, une sensibilité exquises, qu'il devait à son caractère naturel ; qualités précieuses, qu'il a cru par la suite devoir cacher sous un caractère factice qu'il s'était étudié à se donner lorsqu'il parvint au pouvoir, prétendant que les hommes avaient besoin d'être conduits par un homme fort et juste comme la loi, et non par un prince dont la bonté devait être prise pour faiblesse lorsqu'elle ne reposait pas sur l'inflexible justice. Aussi se déroba-t-il aux demandes en grâce, aux pleurs d'une femme près de devenir veuve, de faibles enfants au moment de devenir orphelins ; et il a presque toujours été vaincu, lorsqu'il a été attaqué par la faiblesse désarmée<sup>II</sup>.



Mise en pages par Meta-systems  
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHBN000306.N001  
Dépôt légal : novembre 2013